

Nous espérons que notre ami, M. Turgeon, voudra bien continuer de nous envoyer de charmantes épitres comme celle d'aujourd'hui.

M. S. Rivard a été élu pour le quartier St. Jacques au Conseil de Ville par une majorité de 312: M. Desmarreau, pour le quartier Ste. Marie, par 86, et M. Nelson, pour le quartier Ouest, par 20.

Un riche fermier américain de Cincinnati, vient d'être victime d'un terrible incendie. Il avait des étables immenses contenant deux cents tonnes de foin, 121 vaches à lait, 14 mules remarquables, 15 veaux, des taureaux de \$2,000 chaque, des chevaux et des poulines de première qualité. Tout a été consumé; les animaux à l'exception de quatre ou cinq ont été rôtis vivants.

On peut s'imaginer tout ce que cette scène devait avoir de pénible.

Pour expliquer ce qui suit, nous devons dire que notre ami, M. Sicotte, est obligé, pour faire le Cadastre, de coter chaque propriété.

L'autre jour il rencontre M. le juge C^{***}, qui lui demande :

—Eh ! bien, monsieur, combien avez-vous de cotes maintenant ?

—Toujours six, monsieur, répond tranquillement notre ami.

La célèbre cause de Lemoine et Lionnais est à se plaider en ce moment devant la Cour d'Appel.

M. Barnard, avocat de Lemoine, a commencé à parler, mardi, vers une heure de l'après-midi. Lorsque l'habile et loquace avocat a pris la parole, un de ses confrères qui était là dit en soupirant—c'est la neuvaine qui commence !—Vous devriez dire, le jubilé, dit un troisième, puisque notre ami Piché doit lui répondre.

On dit que lorsque M. le Juge en Chef Duval entendit appeler les noms des deux savants avocats dans la même cause, il récita tout bas le *Veni Creator* pour obtenir la patience et la grâce de voir clair au milieu des brouillards et des nuages qui allaient fondre sur lui.

Un américain *trop entreprenant* vient de mettre la main sur quelques milliers de piastres en fondant une espèce de mormonisme.

Il avait déjà gagné à la religion une vingtaine de jeunes filles et de femmes, dont quelques unes avaient laissé leurs maris et leurs enfants pour le suivre. Les amis de l'une de ces femmes, dont la famille est à Montréal, font des efforts en ce moment pour la ramener à de meilleurs sentiments. Il est bon d'être entreprenant et industriel, mais il y a de limites.

Que les américains viennent exploiter nos pouvoirs d'eau, tant mieux ! Mais qu'ils transportent le théâtre de leurs opérations commerciales jusque dans nos ménages... c'est trop fort ! Ce serait une terrible annexion que celle-là !—Nous ne croyons pas que la doctrine Munroe aille, si loin que ça. Il faut avouer que ce moyen de la mettre en pratique serait pire que l'abolition du traité de Réciprocité.

Nous voulons bien croire que le gouvernement américain est pour rien dans cette affaire.

ÉPITRE A L'OPINION PUBLIQUE.

A Monsieur L. O. DAVID,

Éditeur Propriétaire de *L'Opinion Publique*.

Quoi, mon cher ami, vous êtes éditeur-propriétaire d'un beau journal illustré, publiant, dites-vous, à trois ou quatre mille exemplaires, et ce à Montréal ? Je ne vous crois pas : c'est de la fable, c'est une de vos illusions, comme celle que vous caressiez avec tant de bonheur lorsque les électeurs d'Hochelaga ont profité de leur indépendance pour ne pas vous élire. Et cependant c'est bien vrai, il me faut l'admettre, car je vois là épars sur mes tablettes plusieurs numéros de *L'Opinion Publique*, de ce journal dont la naissance et la vie me surprennent tant, et dont le nom, je pourrais ajouter, me renverserait, si depuis longtemps votre co-propriétaire et associé, votre ami et le mien, enfin, monsieur Mousseau, qui a dû baptiser, à coup sûr, cette feuille surprenante, ne m'avait depuis que je le connais, et c'est de longtemps, habitué à d'aussi audacieuses prétentions ?

Admettez-le, avec moi, n'est-il pas un peu prétentieux votre titre ? quoi, vous oseriez dire qu'enfin vous auriez forgé d'assez fortes chaînes pour retenir ce nouveau *Protée*, que l'on appelle *L'Opinion Publique* ? quoi, vous prétendriez enchaîner dans les colonnes d'une gazette cette multiplicité d'idées, cette *varia* d'opinions qui s'arrachent et se divisent tous les sujets ?... Oh, mon cher ami, je le vois, le titre de votre feuille est tout de fantaisie, et son parrain est tout bonnement un farceur.

Voilà pour le titre de votre journal, mais que dire de sa naissance et de sa vie ? Longtemps je me suis interrogé, en vain je me suis soumis ce problème. A moi, vieux guerrier, qui ai déjà présidé à la naissance et à la mort de tant de journaux, confessez que j'avais tout au moins le droit d'être étonné à l'apparition du premier numéro de *L'Opinion Publique*, et de ne pas être moins surpris à la réception du deuxième, troisième, etc.

Mais enfin, comme l'Evêque de T. R., je me soumetts aux faits accomplis, et je proclame que *L'Opinion Publique* est

fondée, que le cheval est sur ses pattes et qu'il semble avoir de bons jarrets. Mais prenez garde, cher ami, aux *écarts* ; j'en ai trop tué et vu tomber sous moi, pour ne pas vous donner ce conseil.

Je reconnais avec vous que vous n'avez rien à redouter du côté des exigences matérielles de votre journal, que votre Mécanisme est aussi libéral et intelligent que généreux, ce n'est donc que sur le chemin à suivre que j'appelle votre attention. Mais, quoique vous soyez membre, et encore un des plus éminents, de l'Institut-Canadien-Français, j'ai confiance en vous. Je me garderais bien de vous dicter le programme que j'aimerais à vous voir suivre, car ce serait inutile. Je sais que vous ferez quand même à votre tête, je m'empresse en conséquence de changer de sujet.

Nous voilà, il est vrai, en plein carême ; les derniers feux des fêtes viennent de s'éteindre, tous les celliers sont fermés, ne serait-il pas opportun alors de faire une toute petite revue des joies du carnaval, en démontrant toute la vanité ? Ce petit genre sermon n'irait pas mal à *L'Opinion Publique*, veuillez croire ; au Canada, surtout en ce saint temps, il faut toujours paraître de mœurs plus sévères qu'on ne l'est : je ne sais, mais notre population me fait croire qu'elle aime le faux bijou, qu'elle est passionnée pour l'imitation, et Dieu ! pourtant, quelle différence entre le faux et le vrai dévot ?

Ce dernier carnaval a été suffisamment gai chez nos compatriotes ; entraînés par l'exemple du *West-End*, ils se sont mis dans les frais. Il en a beaucoup coûté à quelques-uns, mais l'amour-propre l'a emporté.

Je ne vous parlerai pas, cher ami, des danses qui s'y sont dansées. Non, ne publions pas le scandale, c'est mauvais genre. Au reste, nos plus aimables valseuses, les reines des *danses vives*, viennent de substituer sur leurs fronts, à la poudre de vie, à la fleur étoilée, la cendre des tombeaux, et pourquoi sans but, irions-nous raviver dans ces cœurs les remords cuisants du passé ? Nos gracieuses repenties ont donc reçu leur pardon : passons.

Le carnaval, comme d'habitude, a vu ses mariages. Le Barreau, vantons-nous en de suite, a fourni sa large part des nouveaux maris. On s'amende au Palais, c'est sûr.

Le mariage, voilà une question sérieuse : si je ne craignais pas que vous publiez tout ce que je vous écris, je vous ferais bien part de mes idées, je vous communiquerais bien toutes mes théories sur cette matière, mais je n'oserais. Je me contente de vous rappeler ce que vous-même avez si bien mis en pratique, que le moyen le plus certain d'être heureux, c'est de bien se convaincre que la vertu est le trésor le plus durable. Tous nos confrères ont semblé vouloir nous prouver qu'ils partageaient cette idée par leur choix judicieux.

Entre nous, cher ami David, je puis ajouter qu'il y a cependant quelque chose qui me peine dans les unions contractées depuis ces cinq dernières années par mes compatriotes canadiens-français. On a beaucoup trop épousé chez les anglais. Je ne veux pas discuter le mérite, la grâce de ces dames, encore moins les mettre en doute. Seulement, j'observe que c'est un tort, sinon un mal. En dehors de toute considération nationale et religieuse, j'ai toujours cru et je crois encore qu'il y a bien assez d'ennuis inhérents dans le mariage, même lorsqu'il est formé dans des conditions parfaitement homogènes, sans y ajouter encore les difficultés qui doivent nécessairement surgir de la différence de langage et de religion entre les conjoints.

Ceci au reste ne me regarde pas. Et puis, sur cette question surtout, la pratique se moque tant de la théorie.

Toutefois, j'ai fait l'observation, et je la crois juste. Pourquoi nos jeunes gens en sont-ils arrivés là ? Serait-ce pour se venger des dédains qu'ils ont subis de la part de nos jeunes filles attaquées de la *fièvre rouge*, c'est bien possible.

C'est bien, que nos amis nous vengent, mais que le plaisir de la vengeance, (plaisir des Dieux) ne leur fasse pas perdre de vue qu'aussi longtemps que l'élément français a dominé à Montréal, et cela c'est du temps de nos pères, la femme prenait en même temps que mari, langage, habitude, mœurs et religion. En est-il encore de même aujourd'hui, qu'en pensez-vous ?

Mon Dieu, je ne suis pas bigot ; il me semble que je n'ai pas besoin de me défendre de cela ; j'espère même être cru sur parole. Eh bien, je vous assure, cependant, qu'il serait bon de faire entendre sur cette matière, le "prenez garde" prophétique à notre jeunesse. Je vous laisse cette tâche. Je vous ai déjà écrit trop longuement.

Bien à vous,

J. O. TURGEON.

UN CHAPITRE SUR LES ÉLECTIONS MUNICIPALES.

Il se fait plus de figures de rhétorique en un seul jour d'élection municipale que dans vingt séances d'une académie quelconque, fut-ce même celle de France.

La langue française s'y enrichit d'épithètes, d'expressions tellement neuves et hardies, que Bescherelle les entendant, serait tenté de recommencer son Dictionnaire.

Parcourez de long en large pendant trois mois les rues de Montréal, et je vous défie d'y rencontrer autant de types dignes d'inspirer le crayon d'un Gavarni, de costumes et de figures propres à habiller les yeux d'un Callot, qu'il ne s'en trouve aux abords du marché Bonsecours, une journée de votation.

Jamais collection aussi complète ne peut s'étaler aux regards du connaisseur.

Vous n'avez qu'à étendre la main et vous touchez de suite à des tableaux d'un fini, d'une originalité saisissante.

C'est qu'en effet, le 24 février de chaque année est une date qui fait époque dans la vie d'un électeur.

Depuis longtemps il y pense, il la désire, et la joie au cœur il voit arriver ce temps heureux, unique dans l'année, où il règne en souverain.

Au mois de janvier personne n'y pensait, mais en février, il faut compter avec lui, c'est une autorité.

Il le sait, voyez comme il se renforce dans sa dignité quand les candidats l'abordent poliment le chapeau sous le bras, le sourire sur les lèvres et quelquefois la bourse à la main.

Toisant d'un œil fier et dédaigneux les futurs conseillers qui sont venus solliciter l'influence de son vote, il leur fait réponse que son opinion (remarquez bien ce mot), n'est pas encore formée, qu'il réfléchira, et peut-être se décidera-t-il à jeter son bulletin dans l'urne électorale.

Alors on le dorlotte, on le minaude, on le caresse, quoi, on n'en ferait pas autant pour une poupée vivante.

Il y a chez les candidats assaut de prévenances, de délicatesses et de promesses.

Les enfants passent dans les bras de l'un et de l'autre, rece-

vant un orage de baisers significatifs, les yeux sont fixés sur la mère, qui paraît accueillir favorablement cet hommage rendu à la beauté de sa progéniture, mais le père de famille, le votant, demeure impassible.

Un moment il a paru céder devant les arguments brillants de l'un, mais un coup-d'œil significatif que lui a lancé l'autre, le fait renfermer dans un mutisme complet.

Partagés entre la crainte et l'espérance, les deux rivaux quittent le seuil de sa maison, comptant sur les circonstances, qui assez souvent modifient les positions.

Ce n'est pas que très souvent l'électeur n'ait un penchant prononcé pour l'un de ceux qui briguent les suffrages, mais sa nature en ces jours devient tyrannique, et il est bien aise d'exercer une petite vengeance contre ceux qui, avides d'honneurs mondains, ont besoin de son concours pour les savourer.

En effet, voyez-le un premier jour de votation. Il est au milieu d'un groupe qui discute le mérite intrinsèque et extrinsèque des deux candidats en lutte.

Si par un hasard *extraordinaire* vous êtes devenu l'homme de son choix, gare à ceux qui ne partagent pas son opinion sur votre compte.

Les amis de votre adversaire vous habilleront-ils d'injures des pieds à la tête, par contre, votre partisan, moins charitable, plus inhumain, déshabillera votre rival d'une façon indécente, sans égard au froid rigoureux qui vous assiege de tous côtés.

Essayez-t-on de mettre en doute vos capacités, de ternir votre réputation, en un clin-d'œil il fouille dans le passé, scrute les actes, discute les paroles de votre opposant, et de cette source plus ou moins véridique, il fait jaillir un flot d'arguments qui décontenançant, assomment ses amis de la veille, ses ennemis d'aujourd'hui.

Vous avez pour vous un auxiliaire précieux, un aide indispensable, qui frappe d'estoc et de taille pour votre cause, grâce à une *vieille recette*, toujours nouvelle cependant en pareille circonstance, que vous avez mise en pratique.

L'électeur indécis il y a quinze jours, est devenu votre ami, bien plus il s'est fait, pour le triomphe de votre candidature, *cabaleur*.

Cabaleur, voilà un homme précieux dans une lutte municipale, la *cabale*, élément nécessaire d'une élection.

Aussi les cabaleurs se comptent-ils ?

Que de rusés, de roueries, quelle adresse dans le métier, c'est à ne pas y croire.

Je n'en connais qui rendraient des points au plus fin diplomate.

Tout le monde n'atteint pas cette perfection, et je reconnais trois classes de cabaleurs que je divise ainsi : 1o. les maîtres ; 2o. les compagnons ; 3o. les apprentis.

Le *maître cabaleur* est ordinairement un homme jouissant d'une certaine influence dans son quartier. Ses voisins le consultent souvent et sa décision a force de loi.

Habitué à la lutte, il connaît toutes les ressources de ses adversaires, de même qu'il en sait toutes les faiblesses.

Le vote au scrutin secret est pour lui une vieille connaissance dont il a appris tous les rouages.

Vous le voyez à l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, c'est là qu'il a établi principalement le siège de ses opérations.

Il a un œil de lynx, et pour étudier le jeu des physionomies, c'est un *Labruère*.

D'une chambre à l'autre il circule, adressant un mot à l'un, allongeant un coup de coude à l'autre en signe de sympathie et d'amitié.

Pas un votant n'arrive sans qu'il sache ou apprenne son nom, et s'il est en doute sur ses sentiments politiques, une feuille de papier buvard, qu'il passe complaisamment, lui indique par l'empreinte qu'y a laissée la transcription du nom du candidat, quelle est l'opinion de l'électeur.

Sobre de paroles, tout entier à son ouvrage, d'une activité brûlante, le maître cabaleur, mérite à lui seul une étude.

Sous ses ordres, marchent les compagnons et les apprentis, bataillon peu nombreux, mais assez bien discipliné.

Le *compagnon* fait la *grosse ouvrage*, que l'apprenti ébauche, pour le passer aux mains du maître, qui lui donne le vernis, ce tour artistique, à lui seul particulier.

Comme dans les chasses royales, le compagnon cabaleur fait l'office de piqueur, il dépiste, relance le gibier, qui ne se doutant pas de son sort, vient tomber sous les coups du maître.

L'apprenti commence son métier par une étude sur le système de la *Telegraphie*.

Je dois dire ici, que l'on a fait un abus de ce mot, qui représente l'une des plus belles inventions du génie moderne, et il fallait tout l'esprit d'un *cabaleur* pour le mettre en application.

Prendre le bulletin d'un électeur décédé, le faire sortir de la tombe pour venir exprimer son opinion sur la valeur d'un candidat, représenter un votant absent, malade, ou insouciant, c'est là l'une des attributions de l'apprenti.

Pour remplir un pareil rôle, il faut une dose d'audace, qui dénote chez son auteur un talent, comble de promesses pour l'avenir.

A part ces trois classes, il y a bien celle des *bavards*, qui se mêlent de tout sans rien connaître, crient pour attirer l'attention, insultent ceux qui valent mieux qu'eux et dont toute l'occupation consiste à culotter les pipes, mâcher du tabac.

Leur influence est toujours nulle, et le sera jusqu'à la fin.

Dans toute élection municipale, si vous voyez à l'entour d'un candidat, quelques individus, toujours empressés d'une politesse obséquieuse, regardez un instant leur figure avinée, leur démarche chancelante, et de suite vous verrez qu'ils forment une catégorie distincte des autres.

Ils appartiennent à la *compagnie des Éponges*.

Toujours altérés, encore en nourrice, une soif inextinguible les dévore, les malins leur trouvent un air de similitude avec le tonneau des Danaïdes qui se vidait sans jamais se remplir.

Possesseur d'un flair d'une finesse extrême, vous êtes sûr, sans crainte de vous tromper, de les rencontrer au grand complet, chaque fois qu'il y a une chance pour eux, de mettre la main sur le *gibier* qu'ils affectionnent jusqu'à l'idolâtrie.

Ce sont les *sanguines* du futur conseiller, et leur sèle et le poids de leur influence varient suivant la *mesure*.

Soyez certains, que Molson n'aura jamais de partisans plus dévoués, et que l'Aqueduc leur puera infailliblement au nez.

Je ne connais guère au monde un peuple qui aime autant à parler et à entendre discourir que le peuple canadien.

C'est une passion générale, une maladie qui est passée à l'état chronique.

Des hommes, qui jusqu'à l'époque des élections municipales étaient d'une timidité désespérante, deviennent tout à coup des tribuns, des plus enragés, et les scènes de la semaine dernière l'ont amplement prouvé.

Qu'il me soit permis d'en esquisser une, à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister et dont le mérite entre admirablement dans le cadre des idées émises sur ce chapitre de luttes électorales.